



Hawliyat is the official peer-reviewed journal of the Faculty of Arts and Social Sciences at the University of Balamand. It publishes articles from the field of Humanities.

Journal Name: Hawliyat

ISSN: 1684-6605

Title: Some Ridiculous Anecdotes Drawn from the Maghreb-Andalusian Historiography of the Middle Ages

Authors: Francois Clément

To cite this document:

Clément, F. (2019). Some Ridiculous Anecdotes Drawn from the Maghreb-Andalusian Historiography of the Middle Ages. *Hawliyat*, 10, 9-18.
<https://doi.org/10.31377/haw.v10i0.313>

Permanent link to this document: DOI: <https://doi.org/10.31377/haw.v10i0.313>

Hawliyat uses the Creative Commons license CC BY-NC-SA that lets you remix, transform, and build upon the material for non-commercial purposes. However, any derivative work must be licensed under the same license as the original.



Quelques anecdotes dérisoires tirées de l'historiographie maghrébo-andalouse du Moyen-Âge

François Clément
Université de Nantes

On ne peut pas dire que les ouvrages historiographiques médiévaux rédigés en arabe brillent par leur fantaisie, du moins si l'on en juge d'après ceux qui nous sont parvenus. Ce n'est d'ailleurs pas leur objet. Cette fantaisie qui devrait nous laisser entrevoir un peu de la vie des vivants d'alors, qui leur conserverait un peu de chair et de couleurs, on la trouvera plus facilement dans les textes proprement littéraires, "séances" (*maqāmāt*), recueils d'anecdotes, contes, poésies.

Certes, des récits merveilleux (*'ağā'ib wa-ğarā'ib*) agrémentent parfois les chroniques. Est-ce par souci de légèreté, de respiration dans un texte au demeurant très monotone, jusque dans ses prétentions littéraires - je pense ici aux exercices de virtuosité stylistique, comme l'emploi de la prose scandée (*sağ'*), ou au jeu des références en tout genre, coraniques, poétiques, proverbiales, etc. ? Il est permis d'en douter. Car ces récits, même s'ils paraissent échapper à la trame du discours, obéissent néanmoins à son projet global, qui est de rendre compte d'un savoir entendu comme une somme d'informations (*ğumla min al-aḥbār*), l'ampleur de la collection rassemblée tenant lieu, bien souvent, de véritable connaissance. Ne rien omettre semble donc être la devise de l'auteur, y compris lorsqu'il nous prévient qu'il en sait encore davantage, et c'est pourquoi il lui arrive de glisser dans l'assortiment qu'il nous tend une pièce suspecte que nous saurons, alertés par quelque formule convenue du type "je ne garantis rien" (*wa-llāhu a'lam*)⁽¹⁾, juger à sa juste valeur.

De telles rêveries, au sens archaïque du terme, sont relativement fréquentes chez les géographes et chez les encyclopédistes, du fait, probablement, de leur

(1) Traduction libre (mot à mot : "Dieu le sait mieux").

exploration des mondes éloignés dans l'espace, dans le temps. Mais, chez les historiens, elles restent rares. Ces derniers, en effet, ne divaguent que dans des cas précis ayant pour point commun, en règle générale, ce qu'on pourrait appeler l'explication des origines : récits touchant au passé préislamique, celui d'avant la Révélation ou d'avant la conquête, péripéties obscures de celle-ci, recherches en généalogie, en étymologie, ou encore interprétation des vestiges antiques. Tout cela exposé, malgré les bizarreries du propos, avec un inébranlable sérieux.

Bref, on aura saisi que la lecture des historiens n'est pas de celles qui fluidifient les humeurs. Pourtant, à y regarder de plus près, il arrive qu'on s'amuse - de loin en loin. L'auteur n'y est pour rien, sans doute, c'est plutôt notre moderne tournure d'esprit qui rend le passage plaisant, qui en fait ressortir le caractère comique ou dérisoire - et le rire, parfois, confine à la grimace. En voici trois exemples, trois anecdotes qui nous transportent au XI^e puis au XII^e siècle, de Cordoue à Marrakech. J'ai pris la liberté de donner à chacune d'elles un titre.

Le roi est nu

Cette première anecdote figure au tome III du *Bayān* d'Ibn 'Idārī, qui cite "le livre" (*kitāb*) d'un certain Ibrāhīm b. al-Qāsim, œuvre aujourd'hui perdue. Elle met en scène 'Abd al-Raḥmān Ibn Abī 'Āmir, alias Šangūl, autrement dit Sanchuelo, fils cadet et deuxième successeur du célèbre *ḥāḡib* al-Mansūr, ou du moins ce qu'il en reste, on va comprendre pourquoi. Le décor : une des portes de Cordoue, Bāb al-Ḥadīd, la Porte du Fer, située entre le Faubourg oriental et la résidence hors les murs du clan 'āmiride, al-Madīnat al-Zāhira. L'époque : *raḡab* 399 de l'ère musulmane, soit mars 1009, date marquant le début de ce qu'on appelle la *fitna*, ou guerre civile, qui allait emporter le califat omeyyade d'Espagne.

Résumé des épisodes précédents. Ayant succédé quelques mois plus tôt à son frère 'Abd al-Malik al-Muẓaffar, mort prématurément dans des circonstances suspectes, Sanchuelo ne tarde pas à faire l'unanimité contre lui. On le soupçonne d'être responsable de la mort de son frère, on l'accuse de mille turpitudes, luxure, pédérasie, ivrognerie, blasphèmes - par exemple s'écrier, en entendant le muezzin moduler *ḥayya 'alā al-ṣalāt* ("venez prier") : " Tu ferais mieux de dire *ḥayya 'alā al-ka's* ("venez boire un coup") ! ⁽²⁾ Et surtout, on ne lui pardonne pas d'avoir dicté au calife Hišām II un acte d'investiture le désignant héritier présomptif du trône andalou.

(2) Ibn 'Idārī, *Bayān*, III, p. 68.

La colère gronde, l'opposition se concerte, s'organise, cherche son candidat et le trouve, en la personne de Muḥammad b. Hišām b. 'Abd al-Ġabbār, que le peuple appelle al-Manqaš, c'est-à-dire *Mangas*, les "manches" en roman, et ceci, nous dit-on, "à cause de sa pétulance, de son étourderie et de sa légèreté"⁽³⁾. Ce Muḥammad "à la manque" présente néanmoins le double avantage d'être l'arrière petit-fils du grand 'Abd al-Raḥmān III al-Nāṣir, le fondateur du califat - voici pour le critère de légitimité - et de jouir de solides appuis dans la plèbe - voilà pour le côté pratique. Puis on attend l'occasion favorable.

C'est l'usurpateur lui-même qui l'offre, en décidant de s'absenter de Cordoue sous prétexte d'aller taquiner le Castillan. L'émeute est déclenchée, la foule s'empare du palais et Muḥammad oblige un Hišām II dépassé par les événements à abdiquer en sa faveur. Sanchuelo ? Ses yeux se dessillent, mais il ne sait que faire, si bien que les soldats de son armée, moins indécis que lui, l'abandonnent. Il finit par tomber aux mains des limiers du nouveau calife, lesquels lui prélèvent le chef et l'expédient *illico presto* à leur maître. Le reste suit, plus lentement.

Qu'on imagine à présent le retour de l'ex-héritier dans sa ville, tel qu'un badaud le décrit à Ibrāhīm b. al-Qāsim :

" Je me trouvais à Bāb al-Hadīd, et voici qu'on ramène Sanchuelo exhibé sur un mulet : cadavre nu, les mains et les pieds teintés au henné, épilé, renversé sur le ventre, les parties naturelles au grand jour. Et je vis, je le jure, des moins que rien de paysans lui cracher dans le cul. Cela faisait rire la foule ! Personne ne s'offusquait du pêché qui était commis"⁽⁴⁾.

Fin de l'anecdote. Bien sûr, elle ne nous fait pas rire, ou alors est-ce d'un rictus de dégoût, comme celui qui dut crispier le visage du brave narrateur - lequel, cependant, ne nous épargne aucun détail. C'est un lettré, cet homme, comme nous le précise Ibrāhīm (*ba'd al-udabā'*), il n'a que mépris pour la grossièreté du menu peuple. Sa réprobation silencieuse, que nous partageons sans doute, n'annule pas, pourtant, la joie macabre de tous ces paysans et de tous ces traîne-misère, ce grand rire noir qui les saisit à la vue du mort impudique, du roi nu et sans tête, effrayant dans son intimité ainsi révélée. Obscurément ils savent qu'il leur faut affronter cette chair insoutenable, et quel meilleur moyen, afin d'y parvenir, que de s'approprier le cadavre, le posséder, tel un vulgaire objet de

(3) *Ibid.*, p. 50. Voir également É. Lévi-Provençal, *Histoire de l'Espagne musulmane*, II, p. 300, n. 1.

(4) Ibn 'Idārī, *op. cit.*, III, pp. 73-74.

désir, dans un double simulacre de décharge érotique, crachats à l'anus et orgasme du rire ?

Car il serait superficiel de ne voir dans l'attitude de la foule que simple vengeance ou moquerie. L'observateur l'atteste : l'affaire est grave, un pêché fut commis, dans lequel la complicité du public ne le cède en rien à l'acte répréhensible des plus hardis. Il y a certes transgression du code moral, sacrilège. Mais, en même temps, l'espace de la mort est sacralisé, grâce à cette espèce d'hommage dérisoire rendu au cadavre, honoré dans l'organe même qu'on l'accuse d'avoir subverti, le seul lieu de son être où il demeure encore un peu humain, à présent qu'il n'a plus de tête, plus de voix. Tandis que la voix scandaleuse du mort, c'est désormais le rire de la foule jouissant d'elle-même. Un grand pêché, assurément.

Cette histoire se prêterait à d'autres considérations, en particulier quand on songe à la description du corps de Sanchuelo, épilé, teint au henné, offert, comme peut-être celui d'une jeune fille le soir de ses noces. Et violé... Mais nous nous écarterions du thème de ces rencontres. Quittons donc le récit des aventures *post mortem* du fils cadet d'al-Mansūr et revenons à un rire plus frivole⁽⁵⁾.

Le muscadin

La deuxième anecdote est racontée par l'historien Ibn Ḥayyān, selon la version conservée par Ibn Bassām de Santarem dans sa *Ḍaḥīra*. Nous sommes à une date indéterminée comprise entre les années 435-450, correspondant à la période 1043-1058 de l'ère chrétienne. Le califat a disparu depuis un petit moment déjà⁽⁶⁾. À Cordoue, une famille de notables s'est imposée, celle des Banū Ġahwar, qui tâche de reconstruire l'État sur le modeste territoire qu'elle contrôle, l'ancienne capitale et ses environs. On n'entend plus parler des Omeyyades. Auraient-ils eux aussi disparu ? On le croirait volontiers, jusqu'au jour où Abū l-Walīd, l'actuel souverain, est informé de l'apparition d'un curieux personnage, lequel ne passe pas inaperçu. Voici les faits, établis par Ibn Ḥayyān, un proche du nouveau pouvoir :

“Quant aux membres de l'illustre maison omeyyade, les temps avait changé pour eux, et les revers du sort altéré leur situation. Il y en avait un groupe à

(5) Ceux qui seraient curieux de connaître les autres outrages infligés à la dépouille de Sanchuelo et à celle de son compagnon, le comte García Gómez de Carrión se reporteront à Ibn 'Idāri, *op. cit.*, III, p. 73 (résumé dans É. Lévi-Provençal, *op. cit.*, II, p. 304).

(6) Il fut aboli le 12 *ḍū l-ḥiġġa* 422 (30 novembre 1031).

Cordoue, individus obscurs, à la piètre apparence, sans éducation ni noblesse de caractère, qui avaient adopté des mœurs de plébéiens ignares. La plupart d'entre eux faisaient partie de la descendance d'al-Nāṣir, et ils s'étaient constitué en bande autour d'un chefaillon à eux (*yu'aysīb lahum*), fils d'un de leurs émirs pendant la *fiṭna*, qu'on appelait Ibn al-Murtaḍā. Son père avait reçu le serment d'allégeance dans la Marche, comme il a été dit précédemment⁽⁷⁾.

Le fils en avait conçu de la vanité et de l'orgueil, ce qui, ajouté à l'ivresse juvénile, aux chimères nées de la boisson, et à beaucoup de niaiserie, lui embrouilla le cerveau. Les chevilles lui enflèrent⁽⁸⁾, il devint complètement tourmenté par l'ambition qui le rongea. La population s'attendait de sa part à quelque désordre aveugle. Il marchait au milieu des gens la mine arrogante, la joue relevée [en une moue de dédain], les paupières mi-closes, élégamment vêtu, coiffé du haut bonnet [que portent les dignitaires]. On le suivait du coin de l'œil.

Il avait avec lui un reliquat de partisans des Marwanides⁽⁹⁾. Puis [Abū l-Walīd] Ibn Ġahwar apprit sur son compte des choses qui entraînèrent son expulsion de Cordoue. Il s'installa [alors] en Espagne orientale, là où son père al-Murtaḍā s'était [autrefois] révolté, et l'émotion retomba⁽¹⁰⁾.

Cette anecdote nous fait sourire pour plusieurs raisons. D'abord, le héros est cocasse, avec ses grands airs de nigaud, sa tenue excentrique, sa façon de parader - n'oublions pas que tout ceci se déroule dans les quartiers populaires de Cordoue, parmi la foule des petites gens, qu'on imagine éberlués par ce qu'ils voient. Au début, la folle ambition et la morgue du jeune Marwanide peuvent laisser craindre le pire. Mais, finalement, ses excès mêmes le rendent inoffensif. C'est un pauvre rêveur, un farfrelu à l'esprit dérangé, sans autre parti, malgré l'illustre ascendance dont il se targue, qu'un ramassis de fils de famille déchus,

(7) Il s'agit du calife 'Abd al-Raḥmān IV al-Murtaḍā, proclamé dans le Levant par les Esclavons 'āmirides. Son règne éphémère dura du 10 *dū l-ḥiġġa* 408 (28 avril 1018) au 3 *ġumādā l-ūlā* 409 (23 septembre 1018). Voir : Ibn Ḥayyān, dans Ibn Bassām, *Daḥīra*, I, pp. 453-462 ; Ibn 'Idārī, *op. cit.*, III, pp. 121-129 ; Ibn al-Ḥaṭīb, *Iḥāṭa*, III, pp. 466-467.

(8) Littéralement : '*aqada nāsiyatahu bi-l-ṭurayyā*', "il noua son toupet avec les Pléiades". "Nouer son toupet" est une métaphore signifiant à la fois "faire preuve de vaine ostentation" et "se préparer à l'attaque", par allusion à une pratique des anciens Arabes qui avaient l'habitude de rouler la mèche de cheveux pendant sur leur front avant de partir au combat (voir A. de Biberstein Kazimirski, *Dictionnaire arabe-français*, II, p. 311, sous l'entrée '*aqada*').

(9) C'est l'autre nom des Omeyyades d'Espagne.

(10) Ibn Bassām, *op. cit.*, I, p. 606. Ibn Ḥazm, qui fut lié à 'Abd al-Raḥmān IV, lui donne un fils appelé Sulaymān (voir *Ġamhara*, p. 101). Peut-être s'agit-il du Ibn al-Murtaḍā dont il est question ici. Ce Sulaymān eut lui-même un fils unique, mort sans descendance, et prénommé comme son grand-père 'Abd al-Raḥmān (*ibid.*).

et les autorités semblent l'avoir compris : on se contente de l'expulser, mesure de répression bénigne en un siècle où les têtes ne sont pas solidement accrochées aux épaules.

Nous sourions aussi à cause du côté dérisoire de l'incident. Ibn al-Murtaḍā joue avec les symboles, notamment en se coiffant du haut bonnet d'étoffe, cette *qalansuwa* qui avait été, sous le régime califal, l'attribut officiel des principaux personnages de l'État. L'usurpation d'un tel insigne, encore chargé de sens, peut se comprendre, de sa part, à la fois comme une revendication (n'est-il pas fils de calife, et rejeton d'une longue lignée de commandeurs des croyants, depuis Mu'āwiya ?), comme une provocation - rappeler au nouveau pouvoir l'illégitimité foncière qui l'entache du point de vue marwanide -, et comme une raillerie, une caricature de la respectabilité que tout pouvoir cherche à se donner. Il n'est pas certain que notre prétentieux ait clairement entrevu la portée de son geste. Le pouvoir, en revanche, ne s'y est pas trompé. Il n'aurait pas sévi, sinon.

Enfin, le texte lui-même est plaisant. Ibn Ḥayyān, d'ordinaire sérieux, se laisse aller à des facéties, forgeant le diminutif ironique de *yu'aysīb* pour qualifier Ibn al-Murtaḍā⁽¹¹⁾, épuisant d'une seule phrase le lexique de la fatuité (*ḥuyalā*, *afan*, *ḡabāwa*, *'uḡb*, *ḡaṭrasa*, *muḥtāl*, *ašwas*), jouant avec les mots (*sukr al-šabāb wa-ḥuyalā al-šarb*), etc. Personnage bouffon, événement minuscule et ton désinvolte font donc le charme de cette historiette, et l'on regrette que l'auteur, après une gambade, reprenne son parcours austère.

L'eau ferrugineuse

Imaginons un personnage, mais pas comme le héros du sketch de Bourvil, quelqu'un de bien réel, un écrivain, qui fut le secrétaire du gouverneur almora- vide de Grenade Abū Yūsuf Tāšufīn, puis, à Marrakech, le vizir du sultan 'Alī b. Yūsuf. Si j'ajoute que les scrupules ne l'étouffaient pas, qu'il avait mauvais caractère, et qu'on lui doit deux anthologies appréciées, les *Colliers d'or* (*Qalā'id al-'iqyān*) et le *Point de mire des regards* (*Maṭmaḥ al-anfus*), on aura reconnu le Sévillan Abū Naṣr al-Faṭḥ b. Muḥammad b. 'Ubayd Allāh al-Qaysī, alias Ibn Ḥāqān.

Al-Faṭḥ, nous venons de le dire, avait une conception de l'honnêteté que nous qualifierions, aujourd'hui, d'élastique. Voici, par exemple, le moyen qu'il

(11) Le mot est formé sur *ya'sūb*, "chef de tribu", mais aussi "libellule" et "reine des abeilles". Un lecteur cultivé ne pouvait ignorer, en outre, que *Ya'sūb* fut le nom d'un des chevaux du Prophète.

trouva pour décrocher les subventions nécessaires à l'épanouissement de son talent.

Avant de rédiger les *Qalā'id*, il écrivit à chacune des célébrités de son temps une lettre pour solliciter un poème ou un petit morceau de prose qu'il citerait dans son florilège. On se méfiait de sa roserie. Aussi s'empressa-t-on d'accéder à sa requête et, pour plus de sûreté, nombreux furent ceux qui glissèrent dans leur envoi quelques judicieuses pièces d'or. Sage précaution : ils eurent droit à une critique élogieuse. Les autres, Ibn Ḥāqān les éreinta⁽¹²⁾.

Le philosophe Ibn Bāğğa (Avempace) appartenait à la seconde catégorie, et il aggrava son cas pour la raison suivante. Assistant à une réunion au cours de laquelle Ibn Ḥāqān énumérait complaisamment les bijoux que de grands personnages lui avaient offerts, sans se rendre compte qu'un magnifique poireau vert lui descendait du nez, il lui demanda : " Et de qui est cette précieuse émeraude que tu as sur la moustache ? " On devine que la notice des *Qalā'id* consacrée au grand penseur andalou est pour le moins partielle⁽¹³⁾.

Cette première esquisse serait incomplète si nous ne parlions pas du pêché mignon du vantard : son penchant pour le jus de la treille, une faiblesse qui lui joua bien des tours, surtout après que les Almoravides, peu portés sur la chose, on le sait, eurent pris le pouvoir. Ainsi ce jour où il se présenta à l'audience du cadi 'Iyād dans un état plutôt louche. Trahi par son haleine, il fut séance tenante condamné à la peine du fouet, appliquée scrupuleusement. Mais l'histoire ne s'arrête pas là. Ce bon cadi 'Iyād, pris de remords, sans doute, fit tenir à l'endolori huit pièces d'or et un turban. Ibn Ḥāqān n'était pas homme qu'on achète - en tout cas pas de cette façon ! Et le voici qui clame que le cadi était viré des *Qalā'id*.

Un de ses amis, pourtant, lui conseilla de réfléchir. - Ça va se tasser, lui dit-il en substance, on l'oubliera, ta mésaventure. En revanche, si tu tiens à ce qu'elle passe à la postérité, continue, vire 'Iyād ! - Et comment ça ? demanda le rancunier. - Réfléchis : si on ne trouve pas le nom du cadi dans ton livre, alors que tout un tas d'autres savants y sont, des comme lui, des moins bien que lui, on va s'étonner, on va chercher à savoir pourquoi. Et ton histoire, mon vieux, elle n'a pas fini de courir de génération en génération.

Ibn Ḥāqān, qui n'était pas idiot, se rendit à ces arguments, et il réintégra le

(12) Al-Şafadī, *al-Wāfi bi-l-wafayāt*, cité par M. T. Ben 'Āşūr dans sa préface à Ibn Ḥāqān, *Qalā'id*, p. 14.

(13) Ibn al-Ḥaṭīb, *op. cit.*, IV, pp. 259-250 ; repris dans Maqqarī, *Nafh al-ṭīb*, VII, p. 30.

cadi dans les *Qalā'id*, où il figure toujours. Quant à l'affaire des coups de fouets, vous la connaissez à présent. Sauf cataclysme universel, on la racontera encore au troisième millénaire, preuve qu'un ami peut se tromper⁽¹⁴⁾.

C'est donc ce vizir pittoresque que le très-pieux sultan de Marrakech charge de rédiger une lettre de félicitations à un juge zélé d'Espagne. Notre homme empoigne son meilleur calame, le trempe dans l'encrier, et commence⁽¹⁵⁾.

“Dieu prête longue vie au juriste le plus vénérable, au juge le plus équitable, juge des juges de la communauté, dont il brandit haut les couleurs, et guérit les douleurs. Certes l'Islam - Dieu t'accorde longtemps son aide ! - de toi, bonne nouvelle, se félicite, il s'aperçoit qu'il se redresse et ressuscite. L'Équité avait espérance qu'on ordonnât ce qui s'égaille, et abrogeât ce qui défaille. Ta vigilance a étouffé les braises du Mensonge et l'a éteint, l'a revêtu de tristesse et chagrin. Oui, vraiment ! tu abats les défauts, et supprimes les fléaux. Tu hâtes l'unification, et montres la Vérité tout entière après la dérélition. Tu es - Dieu te soutienne ! - celui qui ranime la Religion de la mort à la vie, et la délivre de sa funeste maladie. Tu apparus, déchirant les ténèbres des nuits, en sorte qu'elle a point, le front radieux, et se leva, tel un matin glorieux, lorsque tu fus nommé dans ces contrées, et leur fis don de ton serment, haleine aux suaves bouffées. Voici le champ où ton zèle persévère, le terrain de ta preuve et de ta sainte guerre. Du Mal, les chemins s'étaient ramifiés, et de la Religion, angoisse et tourments magnifiés. Car le vin, d'interdit, est déclaré licite, et le désir [d'en boire] on facilite. Il devient aliment dans chaque logis, ses coupes semblent une perle sertie d'un rubis, avec la tentation des Tributaires et leur soulèvement. C'est le pire malheur pour les musulmans et le pire événement ! ”⁽¹⁶⁾

Arrêtons là. Ibn Ḥāqān poursuit pendant quelques lignes encore son laborieux compliment, évoquant au passage les “noces et banquets” (*al-a'rās wa-l-walā'im*), avant de conclure subitement d'un “Salut !” sans appel.

Le comique involontaire de cette lettre tient, bien sûr, à l'embarquée de l'ivrogne, qui, emporté par son élan, en vient à célébrer le vin, alors qu'il avait pour directives le contraire, puisqu'il est censé faire l'éloge d'un magistrat anti-alcoolique. À noter qu'il utilise, pour désigner le vin, le terme de *rāḥ*, à la nette connotation méliorative. C'est sans doute ce qui l'entraîne, de lapsus en lapsus,

(14) Voir Ibn 'Abd al-Malik al-Marrākuṣī, *al-ayl wa-l-takmila*, V, p. 530 ; repris dans Ibn al-Ḥaṭīb, *op. cit.*, IV, p. 249 ; lui-même repris dans Maqqarī, *op. cit.*, VII, p. 29.

(15) Je risque de cette lettre une traduction oulipienne, dans laquelle la contrainte consiste à respecter, autant qu'il est possible, les règles rhétoriques choisies par l'auteur.

(16) Ibn Ḥāqān, dans M. 'A. Makkī, “*Waṭā'iq tāriḥiyya*”, p. 189.

à cette image de la perle et du rubis (*wa-badat ku'usu-hā durr^{an} yahmilu yāqūt^{an}*), certes banale, mais qui relève de la chanson à boire plutôt que du discours édifiant.

Notons également la métaphore de l'haleine parfumée du juge (*nafas 'ahdika al-mi'tār*), qui passerait inaperçue si, d'une part, elle n'annonçait le dérapage à venir, et, de l'autre, ne nous remémorait une haleine pareillement odorante, mais d'une autre fragrance, qui valut à l'auteur, par la rigueur d'un juge lui aussi prohibitionniste, la flagellation que l'on sait.

Voici donc ce que l'on peut trouver, parfois, dans l'historiographie maghrébo-andalouse du Moyen-Âge. Rire grinçant, dans l'histoire de la mort de Sanchuelo ; sourire amusé, avec le portrait de cet hurluberlu qui se voyait déjà calife ; comique de situation digne d'un numéro d'humoriste, avec la prestation d'Ibn Ḥāqān en buveur repentant.

Dans le premier cas, le rire montre ses limites, qui sont l'horreur. Ou plutôt, en renversant l'ordre des termes, le rire semble bien être une des marges de l'horreur, un des lieux de son apprivoisement. Comment ne pas songer, alors, en considérant le rire humain dans l'universalité de son geste, contraction des muscles de la face, dilatation des narines et découverture des dents, à ce que disent les éthologistes du rictus animal, signal de surprise, puis de gêne, puis de peur, puis de menace. Le danger, la mort peut-être, ne sont jamais loin. N'emploie-t-on pas, métaphoriquement, des tournures comme "un rire assassin", "mourir de rire", "crever de rire" ? Quiconque a visité les catacombes des Capucins à Palerme, devant ces milliers de squelettes suspendus, de tout âge, de toute condition, en tout état de conservation, sait qu'une seule expression anime ce qui fut un visage, répétée à l'infini, et proprement inhumaine : le grand rire silencieux des mandibules disjointes.

L'inquiétude est encore présente dans la deuxième anecdote, où Ibn al-Murtaḍā condense plusieurs troubles : le sien, celui de la foule, et celui du pouvoir. Mais ici, l'observateur, c'est-à-dire Ibn Ḥayyān, et nous autres par voie de conséquence, sommes hors champ, l'événement ne nous touche guère. Aussi nous bornons-nous à esquisser le rictus de Sheeta, à sourire.

En revanche, il faut nous demander pourquoi la lettre d'Ibn Ḥāqān nous amuse. Elle n'est pas comique, en soi, ni dans son style, ni dans son intention. Elle pourrait même nous paraître ennuyeuse, nous tomber des mains, et il n'y a que la persévérance de l'historien, toujours à fureter dans les recoins, pour la lire jusqu'au bout. Et pourtant, nous rions. Ce rire émane de nous, de quelque trouble

qui nous travaille, sans doute - la crainte du lapsus, de cette sorte de dédoublement fugitif qui laisse entrevoir une part de notre intimité, qui nous démasque, à notre insu. Et nous rions parce que, pour une fois, ce n'est pas à nous que cela arrive.

BIBLIOGRAPHIE

- Ibn Bassām al-Šantarīnī, *al- Daḥīra fī maḥāsīn ahl al-ḡazīra*, éd. I. 'Abbās, Dār al-ṭaqāfa, Beyrouth, 1399/1979
- Ibn Ḥāqān, *Qalā'id al-'iqyān*, éd. M. T. Ben 'Āšūr, al-Dār al-tūnisiyya li-l-našr, Tunis, 1990
- Ibn al-Ḥaṭīb, *al-Iḥāṭa fī aḥbār Ġarnāṭa*, éd. M. 'A.-A. 'Inān, Maktabat al-Ḥāngî, Le Caire, 1397/1977
- Ibn Ḥazm, *Ġamharat ansāb al-'Arab*, éd. 'A.-S. M. Hārūn, Dār al-ma'ārif, 5e éd., Le Caire, 1982
- Ibn 'Idārī al-Marrākušī, *al-Bayān al-muḡrib fī aḥbār mulūk al-Andalus wa-l-Maḡrib*, III, éd. É. Lévi-Provençal, Geuthner, Paris, 1930
- Kazimirski (A. de Biberstein), *Dictionnaire arabe-français*, Maisonneuve, Paris, 1860 (repr. Librairie du Liban, Beyrouth, s. d.)
- Lévi-Provençal (Évariste), *Histoire de l'Espagne musulmane*, nouv. éd., G.-P. Maisonneuve et E.-J. Brill, Paris-Leyde, 1950
- Makkī (Maḥmūd 'Alī), “ Waṭā'iq tāriḥiyya ḡadīda 'an 'ašr al-Murābiṭīn ”, *Revista del Instituto de Estudios Islámicos en Madrid (RIEIM)*, VII-VIII, Madrid, 1959-1960, pp. 109-198
- al-Maqqarī, *Nafḥ al-ṭīb min ḡuṣn al-Andalus al-raṭīb*, éd. I. 'Abbās, Dār Ṣādir, Beyrouth, 1388/1968
- al-Marrākušī (Abū 'Abd Allāh Muḥammad Ibn 'Abd al-Malik), *Kitāb al-dayl wa-l-takmila li-kitābay al-Mawṣūl wa-l-Šila*, V, éd. I. 'Abbās, Dār al-ṭaqāfa, Beyrouth, 1965